

Mondes parallèles

Béregère Vachonfrance-Levet

Ruelles vides. Habitants inutiles

Monde dépeuplé

Le vivant est laissé pour mort.

Veux-tu faire trace, habiter, vivre ?

Je suis la chaise

Les vieux, les malades et le chat.

Exode. Tchernobyl.

Bric-à-brac du décati et compresse-cœur industriel

Une machine tourne encore, mais pour combien de temps ?

Au premier jour,

La pluie créa

Un monde parallèle.

Ruelle. Sens ubiqué,

Essence cachée du Plateau ?

Le pavé ravise ses pas.

Exil. Montréal.

Paysage avec herbier et haïku

Bérengère Vachonfrance-Levet



Plante de Montréal, Québec

N° de collecte : 001

Nom du récoltant : Bérengère
Vachonfrance-Levet

Nom latin : *Aesculus hippocastanum*

Soleil embué

Bruissement d'humus

Caresse du marron lisse.

Nom commun : Marronnier commun,
marronnier d'Inde

Lieu de collecte : coin avenue Brodeur/
avenue Duquette, Notre-Dame de Grâce,
Montréal

Date : 3 juin 2018

Habitat, milieu écologique : planté à des
fins d'ornementation aux côtés d'érables
et de frênes.

L'eau chauffait déjà dans la bouilloire, bientôt son frémissement se ferait entendre. Le volet s'enroulait dans le ronronnement lent de son moteur. Au garde-à-vous face à la fenêtre, le doigt attardé sur l'interrupteur, seul à la manœuvre, j'attendais que la journée commence, que le paysage caché là, je le savais, se dévoile. D'un coup (je ne pourrais dire à quel instant précisément) il avait investi l'horizon, je me suis fait surprendre : cent-quatre-vingts degrés d'étendue sous les yeux, huit étages de vide à mes pieds, un paysage où toute la frange cossue de Paris s'exhibe, de cette terrasse de magazine juste sous moi, avec son design forcé, – fauteuils de jardin en carbone, treille en acier et torchères titane –, à cet alignement capitaliste de tours coupant l'horizon avec l'autorité de la puissance et du pouvoir, et dont le gris métal reflète le ciel d'orage (ou n'est-ce pas plutôt le smog) – à moins que, tous comptes faits, le ciel soit devenu le reflet infini de la couleur argent des tours. Mais ce qui m'étreint la gorge, c'est ce galon vert qu'un souffle de vent, par secousses, anime : des marronniers centenaires en rang serré, comme l'arrière-garde héroïque du Bois de Boulogne tapi plus à gauche, vieux grognards qui résistent tronç-à-tronc à tout cet étalage ; d'imposants immeubles les assiègent, une large avenue cherche à les encercler, des voitures les harcèlent aux ordres cadencés des feux tricolores, pourtant rien ne compromet leur mission saisonnière.

Je est un autre

Béregère Vachonfrance-Levet

« Jeu est un autre » se présente comme un puzzle recto verso (deux photos couleur collées dos-à-dos). Au recto, une photo de la tour de Pise. Au verso, un texte de trois phrases qui se présente comme une devinette :

Je perdue,
monumentalité.
Je persiste,
c'est mon humanité.
Qui suis-je ?

La première phrase est typographiée, la seconde est manuscrite, la troisième est écrite à partir de lettres découpées dans la presse, façon lettre anonyme.

Le puzzle, au format 6 x 8, est découpé pour former un total de 48 pièces – on pourrait imaginer faire correspondre le nombre de morceaux avec un nombre d'années (un âge).

Le joueur ne peut réaliser qu'une face à la fois : soit la photo, soit la devinette. C'est en détruisant l'une qu'il met au jour l'existence de l'autre. Il n'y a donc pas correspondance « terme à terme » de type signifiant/signifié ou de rapport type image/légende. D'ailleurs, la réponse à la devinette et le nom du monument photographié ne sont nulle part indiqués.

Les 48 pièces, ainsi que les modèles des deux faces du puzzle, sont conditionnés dans une pochette photo sur laquelle sont inscrits mon prénom avec une faute d'orthographe, pour faire écho au titre du projet écrit sur la pochette par une personne tierce (la gérante d'une boutique de services photo). Figurent également sur la pochette toutes les mentions habituelles pour une commande de tirages. Le choix d'un tirage mat relève de conditions matérielles (les manipulations multiples laissant des traces). Le choix de la couleur relève, lui, d'une volonté d'actualiser la biographie (la situer dans le présent).



Dialogues de sourds

Bérengère Vachonfrance-Levet

Dans sa loge semi-transparente, entouré de boutons et d'écrans qui clignotent, le préposé de la STM assiste au spectacle de la foule qui va et vient autour du point de rencontre de la station Berri-UQAM. Je me campe face à lui. Je suis entrée dans son champ de vision, il tourne la tête.

– Bonjour Monsieur ! Je voudrais des billets, s'il vous plaît. C'est combien ?

Ma voix rebondit sur la vitre et me revient assourdie par la cacophonie qui m'entourne.

Le préposé me regarde, impavide. Son manque de réaction me convainc que, cloisonné dans sa billetterie, il n'a pas pu m'entendre : il est toujours dans l'attente polie de ma requête. Je me rapproche, mais mon corps bute contre l'arrête du comptoir. Je ne peux abolir davantage la distance. Il va falloir élever la voix, articuler : j'ai appris il y a longtemps qu'avec les sourds, – ce que nous sommes au milieu de tous ces gens qui circulent –, rien ne sert de hurler ; il faut ar-ti-cu-ler.

– Je-vou-drais-des-ti-ckets-s'il-vous-plaît !

Pas de réaction : ma voix ne parvient toujours pas à atteindre l'autre côté de la vitre.

Je parcours des yeux la surface pellucide : je cherche l'hygiaphone, « ce dispositif transparent et perforé » qui, soi-disant,

permet de communiquer sans contaminer. Je ne le vois pas. Je repère cependant, à l’aplomb du comptoir, un orifice, point de passage obligé par lequel s’échange argent contre titres de transport. Cette bouche en verre par laquelle nous pourrions échanger malgré la distance qui nous sépare n’est pas à la même hauteur que la mienne. Cela m’oblige à fléchir les genoux et à pencher la tête comme pour déposer un baiser sur ces lèvres froides et transparentes. Aplatie devant mon spectateur vitré, le bord du comptoir me scie la poitrine. L’homme reste sans réaction. Il attend la fin de mon numéro.

– Bonjour Monsieur ! Un carnet, s’il vous plaît.

J’ai haussé la voix. Trop. Ridicule en acrobate, humiliée par tout ce cirque, énervée, j’ai mal mesuré la distance. Face à moi, l’homme se terre dans sa cage. J’ai envahi son territoire et, agacé, il perd patience.

– J’ai pas ça.

L’odeur de pizza, si caractéristique de la station Berri-UQAM, me monte au nez. Je suis Berri, il est UQAM, sans trait d’union. Je revois, dans le lointain de mes souvenirs, la silhouette de l’agent du point de contact de la station La Muette, toujours posté devant la porte grande ouverte de son guichet, à saluer les jeunes femmes qui devaient alors défiler un peu trop près de lui pour s’engager dans les portiques. Sa cage à lui était munie d’un interphone, luxe parfaitement inutile.

Ne pas rester muette. Nouer un contact. Malgré la vitre. Malgré le comptoir qui ne cesse de me rappeler de maintenir la distance.

Lassé du spectacle, le préposé se décide enfin. Il lève un pouce vers moi.

– C'tu bien une lisière, que vous voulez ?

Dé-marches

Bérengère Vachonfrance-Levet

À Marie-Pascale Huglo

Au commencement ...

Comme pour clôturer le territoire à l'issue de la première session de l'école d'été en création littéraire, j'aimerais revenir sur l'intitulé qui origine le séminaire : « Habiter le territoire ».

Et puisqu'au commencement était le verbe, j'emprunterai la voie syntaxique et lexicale pour me livrer à un retour sur ce qui fut autant une déambulation dans l'espace géopoétique qu'une démarche d'apprentissage de l'écriture créative.

Au premier jour

Jour 1 [9 mai 2018] : « Habiter le territoire » pour conjuguer un groupe sujet.

Phrase infinitive, l'intitulé du séminaire créait une béance, celle du groupe sujets. Il était donc aussi un appel à la combler, ce qui fut fait dès le premier jour, avec la rencontre préparatoire qui nous constitua en un groupe, tandis que le calendrier fit de nous, pour reprendre les termes d'André Carpentier, un groupe de « sujet[s] déambulateur[s] » arpentant

Montréal, un espace urbain familier « générateur d'écriture » ; un groupe de sujets investis sur « un mode d'observation [...] de l'ordre d'une fouille subjective » afin, justement, de « subjectiv[er] le monde » ; un groupe de sujets « médiateur[s] d'une production sensible par laquelle l'écriture vise à s'enraciner authentiquement dans le réel. C'est-à-dire subjectivement ».

Mais quels points de vue devons-nous adopter, nous que la création littéraire transformait en sujets-énonciateurs ? Non pas celui surplombant, « omni-regardant » des visiteurs de gratte-ciels que dénonce Michel de Certeau, mais un point de vue d'*en bas* au contraire (down), à partir des seuils où cesse la visibilité, que vivent les pratiquants ordinaires de la ville. Car, précise André Carpentier :

[l]'écrivain déambulateur ressent, conçoit, fouille, imagine, pense la substance des choses, des gens, des scènes, des événements, des lieux ; la substance, c'est-à-dire ce qui se tient dessous, ce qui constitue la permanence des choses. Et curieusement, c'est aussi là tout le sens du mot sujet : ce qui se trouve dessous, à la fois comme ce qui est soumis à la pensée et les différents états de l'individu qui pense.

*Au premier jour
La pluie créa*

Jour 2 [22 mai 2018] : Comme une injonction à « Habiter le territoire ».

La grammaire relève six emplois de la phrase infinitive. Comment devait-on alors entendre, au Jour 2, – celui où tout a vraiment commencé – , l'intitulé de notre séminaire ?

« Habiter le territoire » seraient-ils quelques mots griffonnés dans un carnet, une note prise sous le soleil catalan à l'écoute de la ville, à l'instar de Pierre-Luc Landry tandis que sa cocréatrice, Stefania Becheanu capte les sons qui les entourent ?

Agiraient-ils en aide-mémoire pour penser, comme Pierre Nepveu, à « sauver ce monde proche, qui est aussi une mémoire proche, de l'effacement et de l'oubli » ?

À moins qu'« habiter le territoire » ne fasse titre pour une série d'instructions qu'André Carpentier nous invite à respecter :

plus que de marcher et d'observer [...] libérer son regard, en fait [...] libérer ses sens et jusqu'à son esprit ! [...] se libérer, non pas du savoir et du souvenir, mais du su, du souvenu, de ce qui, dans le savoir et le souvenir, se fige en une façon de matière écran.

À moins, encore, qu'« habiter le territoire » ne soit qu'une étape mise au point par Rachel Bouvet pour « développer soi-même un rapport sensible et intelligent à la terre ».

De fait, cette phrase infinitive sonne comme une injonction à créer, tout autant qu'un programme à suivre, injonction peut-être paradoxale, puisqu'elle allie dehors et dedans (et *l'insitu* est à l'extérieur) ; puisqu'elle

allie aussi flâneries et cours intensif, crédits et création, latin botanique et joul (celui de Michel Tremblay), vin, petits fours et travaux à remettre.

Alors, pourquoi ne pas privilégier le dernier emploi de la phrase infinitive, celui qui sert à exprimer une émotion ? « Habiter le territoire », parce que « tout, dans le lieu pratiqué, porte sa charge – charge de savoir, charge d’émotion » ; « Habiter le territoire », pour « tiss[er] [...] son émotion dans le langage », comme le suggère, là encore, André Carpentier.

*Au premier jour,
La pluie créa
Un monde parallèle.*

Jour 3 [23 mai 2018] : « Habiter le territoire », de l’infinitif au virtuel.

Le terme « infinitif », nous apprend la grammaire, dérive du latin *infinitivum verbum* : qui n’a pas de contour précis. Ainsi, user de l’infinitif, c’est opter pour une démarche compatible avec celle d’un André Carpentier, encore lui, qui « parcour[t] [s]a ville dans [...] une quête dont [il] ne saurai[t] situer ni le commencement ni la fin », car « le flâneur urbain, toujours en manque de lieu, [...] va au hasard et à l’avenant dans l’espace urbain », « espace urbain [qui] est son champ d’exercice, [et] auquel il répond par des reprises de parcours indéfinis. »

Bien plus, la forme simple de l'infinifitif n'est porteuse d'aucune marque, qu'elle soit personnelle ou temporelle. Mais de ce dernier déficit, Michel Collot nous avait averti, en soulignant le « tournant spatial » des années 1980 qui promouvait un nouveau modèle au détriment de l'ancien, l'historique, inscrit dans la temporalité.

De toute façon, et comme nous le rappelle André Carpentier en se référant à l'étymologie, avons-nous, nous, marcheurs, besoin d'autre marque que celle de nos pas ?

Mais que dire de cet « habiter » en [E-R] (erre), qui sert d'entrée dans le dictionnaire parce qu'elle permet de présenter l'idée du procès sous sa forme la plus virtuelle ? Je me contenterai ici de vous renvoyer à ce fameux Jour 3 au Jardin botanique, et à cet atelier d'écriture qui, avec la complicité d'une guide bénévole, restera, pour nous, à jamais virtuel.

*Au premier jour
La pluie créa
Un monde parallèle.
Ruelle.*

Jour 4 [24 mai 2018] : Le territoire comme (complément d') objet.

« Habiter le territoire », c'est faire du verbe « habiter » un verbe transitif direct, qui n'a donc pas de complément de

lieu mais un complément d'objet. C'est définir, par là même, le territoire comme objet et non comme lieu même si, précise André Carpentier, « il arrive parfois que le lieu se transforme en objet. »

De fait, le Jour 4 marque notre retour à l'université, un lieu qui métamorphose le monde en objets de recherche, un lieu institutionnel s'il en est, même si ce jour-là, entorse à l'institution, nous fûmes, avec Pierre-Luc Landry, dans « l'in-discipline » et la subversion.

Le territoire, en tant qu'objet pris dans une visée concrète (il ne peut pas être pris dans une visée abstraite qui l'opposerait alors au sujet, puisque la phrase infinitive n'a pas de sujet, on l'a vu), sera donc, nous dit le dictionnaire, un « objet animé ou inanimé » qui, quelle que soit l'option, « affecte les sens, principalement la vue ».

Ainsi, par le seul intitulé du séminaire, le territoire, parce qu'objet, se fait paysage, une notion qui, pour Rachel Bouvet, « [s]' il est surtout question du regard », n'en interpelle pas moins les autres sens – et ce n'est pas Maylis de Kerangal, dont les longues phrases s'attachent à saisir « le toucher visuel », qui la contredira. On pourra même, si l'on croit en un sixième sens, y adjoindre l'intuition, chère à André Carpentier arpentant les trottoirs.

Soudain, on comprend que notre premier atelier, notre « traversée sensible » des ruelles du Plateau, notre « marche indolente » sous la pluie en compagnie d’Hector Ruiz a créé un véritable paysage chinois tel que le définit François Jullien, dans lequel « le perceptif [s’est révélé] en même temps affectif ».

Et peut-être même qu’au Jour 5, dans la suite de l’atelier, notre page devint paysage pour avoir recueilli « ce que nous gardons en mémoire après avoir cessé de regarder ; ce que nous gardons en mémoire après avoir cessé d’exercer nos sens au sein d’un espace investi par le corps ».

*Au premier jour
La pluie créa
Un monde parallèle.
Ruelle. Sens ubiqué.*

Jour 5 [25 mai 2018] : « Habiter », verbe oxymore.

Employé transitivement, le verbe « habiter » se fait, si l’on en croit l’étymologie, passager, changeant. « Habiter » devient alors oxymore de lui-même : en effet, comment, à la fois « occuper habituellement un lieu » (définition lexicale donnée par le dictionnaire) et être de passage (comportement syntaxique prescrit par la grammaire) ?

Judy Quinn possédait sans doute un élément de réponse, elle qui, habitée par un premier projet, *Après le pont*, le modifia, à la suite d'un rendez-vous dans la banlieue de son enfance, pour écrire un recueil de poèmes sur « les lieux qui ont disparu, et ce qui a disparu avec¹ ».

En tout cas, dans cet emploi transitif, « habiter le territoire » légitime la démarche non plus seulement esthétique, mais éthique des « Wandersmänner » de Michel de Certeau, ou de « l'écrivain passant » d'Alain Médam, car cet habitus, c'est bien dans la répétition qu'il s'inscrit, dans le rituel de la reprise du parcours, dans « l'exigence de reprise de cette répétition même », « cette reprise infinie du mouvement déambulatoire » qu'André Carpentier n'hésite pas à associer à la névrose. Le verbe « habiter » renverra alors tout autant à un procès qu'à un état, l'état psychologique du déambulateur, sa relation au monde, son rapport au réel. La géographie littéraire s'imposera alors comme une psychogéographie, où la carte émotionnelle devient nécessaire pour s'orienter dans l'espace vécu et ses représentations².

*Au premier jour
La pluie créa
Un monde parallèle.
Ruelle. Sens ubiqué,
Essence cachée du Plateau ?*

1. Judy Quinn, conférence à propos de son recueil de poèmes *Pas de tombeau pour les lieux* (QUINN, Judy. *Pas de tombeau pour les lieux*, Montréal, Le Noroît, 2017, 88 p.) dans le cadre du séminaire, le 25 mai 2018.

2. Pour plus d'informations, voir Michel Collot, *Pour une géographie littéraire*.

Jour 6 [26 mai 2018] : « Le », un déterminant qui référence un territoire.

« Habiter LE territoire ». Comment comprendre l'emploi de l'article défini « le », qui évacue d'emblée, avant même que le séminaire ne commence, toute indétermination, toute découverte, donc toute altérité, et fait de ce « territoire » une *terra cognita*.

C'est Claire Legendre qui, en ce sixième jour, fournit sans doute un élément de réponse à ce qui semblait faire hiatus dans l'intitulé du séminaire, voire dans sa démarche d'apprentissage – car apprendre c'est aussi découvrir.

En commentant les motivations qui ont animé le tournage de son documentaire, *Bermudes (Nord)* (2018) – s'intéresser à Anticosti, peuplée d'insulaires et d'immigrants – « aller plus loin pour appartenir au territoire, là où personne ne va », tout en assumant de « regard[er] le territoire canadien avec son œil européen », Claire Legendre définit le territoire non pas tant comme un espace que comme une ligne de rivage, une limite toujours à franchir.

On peut alors se demander si « habiter le territoire » ne serait pas une problématique spécifiquement américaine, non pas tant en référence aux clichés que dénonce Pierre Nepveu dans *Lecture*

des lieux (la nature sauvage, les grands espaces, ses cow-boys), mais parce que cet intitulé interroge, finalement, la frontière : la frontière entre l'espace du dehors et du dedans, entre la langue et la pensée³, entre la fiction et le réel, la frontière entre soi-même et l'autre. Une frontière qui permettrait que les « territoires [fonctionnent] comme des "extensions" de leur être », le rêve du géographe Michel Roux.

Bien plus, on pourrait se demander si ce n'est pas seulement au Québec qu'un tel séminaire pouvait avoir *lieu* ; le Québec, territoire géographique tout autant que linguistique ; le Québec, territoire peuplé d'autochtones nomades et d'immigrants sédentaires ; le Québec, territoire de « l'altérité, [de] la pluralité, [de] la diversité » chères à André Carpentier.

*Au premier jour
La pluie créa
Un monde parallèle.
Ruelle. Sens ubiqué,
Essence cachée du Plateau ?
Le pavé ravise ses pas.*

Jour 7 [1er juin 2018] : Au moment de conclure et de se reposer ... ou presque.

Au Jour 7, au moment de conclure ou presque, je me suis réconciliée avec l'intitulé du séminaire, intitulé qui, parce que pour

3. Pour plus d'informations, voir la notion de paysage développée par François Julien, dans Rachel Bouvet, *Vers une approche géopoétique*.

moi énigmatiquement construit, avait habité mon esprit jusqu'aux premiers jours, jusqu'à ce que les textes à écrire, les mots à produire, les travaux à rendre, ne l'en chassent pour y emménager *en lieu et place*.

Ai-je pour autant réussi à définir ce qu'était « habiter le territoire » ?

Empruntant des chemins de traverses pour proposer un retour d'expérience sur ma pratique de l'espace et de l'écriture durant ces sept jours intensifs, j'ai fait un « tour de lectures », je me suis promenée (et peut-être même ai-je failli me perdre⁴) dans la grammaire et le lexique. Ce faisant, je n'ai fait que retracer une route, la mienne, dans ce séminaire. Peut-être, imitant Catherine Leroux, venue nous rendre visite avec son roman *La marche en forêt*, pour « laisser de l'espace à mes lecteurs », – une marge d'interprétation – et « leur permettre ainsi d'être créatifs⁵ » À moins qu'« habiter le territoire » ne soit en réalité, pour moi, qu'une ligne de fuite...

*Au premier jour,
La pluie créa
Un monde parallèle.
Ruelle. Sens ubiqué,
Essence cachée du Plateau ?
Le pavé ravise ses pas.*

Exil. Montréal⁶.

4. Mais Tiziano Scarpa n'écrit-il pas que « Se perdre est le seul endroit où il vaille vraiment la peine d'aller » ? Cité par André Carpentier.

5. Catherine Leroux, conférence dans le cadre du séminaire, 24 mai 2018.

6. Extrait du travail issu du premier atelier « Déambulation ».

Bibliographie

BECHEANU, Stefania et Pierre-Luc LANDRY. *Silence-Décomposition. À l'écoute d'une ville*, Montréal, Nota Bene, coll. « Indiscipline », 2017, 147 p.

BOUVET, Rachel. *Vers une approche géopoétique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, 286 p.

CARPENTIER, André. « Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain », *Les écrivains déambulateurs : poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Cahiers Figura, 2004, <<http://oic.uqam.ca/fr/articles/huit-remarques-sur-lecrivain-en-deambulateur-urbain>>.

COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, coll. « Les essais », 2014, 280 p.

DE CERTEAU, Michel. *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », Paris, 1990 [1980], 416 p.

DE KERANGAL, Maylis. *À ce stade de la nuit*, Paris, Gallimard, coll. « Minimales/Verticales », 2015, 80 p.

JULLIEN, François. *Vivre de paysage ou L'impensé de la Raison*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2014, 272 p.

LEROUX, Catherine. *La marche en forêt*, Québec, Alto, 2011, 312 p.

MEDAM, Alain. « À Montréal et par-delà, passages, passants et passations », *Villes pour un sociologue*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 119 à 139.

NEPVEU, Pierre. *Lecture des lieux*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2004, 272 p.